



**RENCONTRE 5**

**30 AOÛT-2 SEPT. 2012**

# **PEURS, DÉSIRES...** **et ÉDUICATIONS/FORMATIONS...**

*L'exemple n'est pas le meilleur moyen d'apprendre, c'est le seul*  
Gandhi

Un aperçu de la rencontre de 2011 (16 min) :

<http://www.youtube.com/watch?v=APIDnrawz9I&feature=youtu.be>

## *Documents de travail*

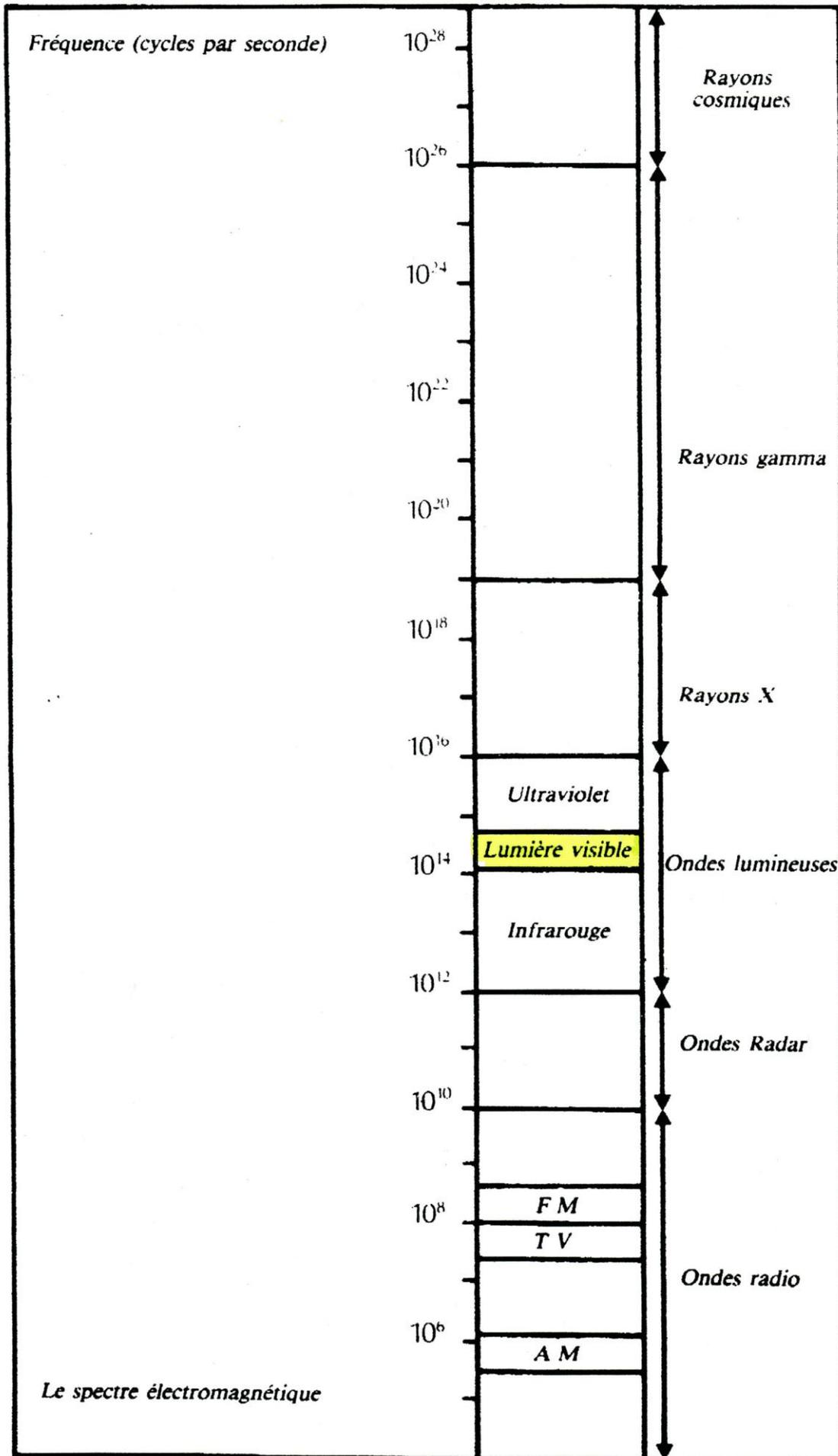
La liste complète des documents de travail du CREA est disponible\* sous la référence **LDC** ou à <http://www.education-authentique.org/index.php?page=les-documents-complementaires>

## *Proposition de programme* **indicatif**

<i>Jeu 30 août 2012</i>	<i>Vendredi 31</i>	<i>Samedi 1<sup>er</sup> septembre</i>	<i>Dimanche 2</i>
	<i>En moi 1</i>	<i>En moi 2</i>	<i>En moi 3</i>
Arrivée	<i>R2 Peurs, insécurité, violence...</i>	<i>R4 La peur en éducation/formation</i>	<i>F3 Vivre libre (conférence)</i>
	<i>Dia-logue 2</i>	<i>Dia-logue 4</i>	<i>R6 (à préciser)</i>
	<i>F1 J'apprends de ma peur (conférence)</i>	<i>Harmonisation 3</i>	<i>Compléments et ouverture</i>
<i>13h 30 : Introduction</i>	<i>R3 Désirs, plaisir, volonté...</i>	<i>R5 Le désir en éducation/formation</i>	<i>14h : Départ</i>
<i>R1 Émotion, émois... et moi</i>			
<i>Dia-logue 1</i>	<i>Dia-logue 3</i>	<i>Dia-logue 5</i>	
<i>Harmonisation 1</i>	<i>Harmonisation 2</i>	<i>F2 Le désir (conférence)</i>	
<i>Le Village (film)</i>	<i>Cet obscur objet du désir (film)</i>	<i>Veillée</i>	

# Longueurs d'ondes électromagnétiques

(extrait de Fritjof Capra, *Le Tao de la physique*, Tchou, p. 62)



---

## Dia-logue

*Dialogue* vient du grec *dialogos*. *Logos* signifie : mot, discours, et, par suite, sens de ces mots. *Dia* signifie : à travers – et non *deux*. Le dialogue est donc la recherche du sens à travers, au-delà, des mots, de leur sens – que l'on soit deux, vingt ou tout seul ; ce sens second<sup>1</sup> est celui qui « coule » parmi et à travers tous les participants au dialogue. Le dialogue n'est donc pas une discussion (même racine que per-cussion, con-cussion) – où les choses sont littéralement « cassées » (même racine), à travers une analyse – ni un débat (racine *battre*) où il s'agit de *battre* son adversaire. Dans un dialogue, on ne cherche ni à convaincre (racine *vaincre*), ni à persuader (racine : *suave* = doux) : si quelque chose est vrai, je n'ai nul besoin qu'on m'en persuade.

Cet authentique dialogue suppose quelques conditions.

Mes opinions sont le résultat de mes pensées du passé : de ce que j'ai vécu, expérimenté, observé, entendu, lu... avec mes profs, ma famille, mes lectures... Et je suis porté à les défendre, à m'identifier à elles. Je suis pris par le contenu de mes pensées et non par le processus de ces pensées. Or je peux aussi penser à comment je pense : par fragmentation ; ma pensée crée les maisons et les trains, mais aussi les valeurs et les « problèmes ». Dès lors, j'ai des opinions différentes des autres. Si j'en reste au plan de ces opinions, je suis au conflit, « aux mains » ou pire. Si je me situe à un niveau *tacite*, je retrouve ce qu'il y a de commun en chacun : le processus même de la pensée – et non *ce* qui est pensé. J'y parviens en allant au-delà des mots, à l'aide, par exemple, du langage du corps ou du psychique ou du vital. Le mental n'est pas le tout de moi.

Comment arriver à dialoguer ?

Comme je viens - comme chacun - avec mon opinion à laquelle je m'identifie et qu'il n'y a aucune rencontre possible à ce niveau-là, je choisis de venir sans pré-jugés – ni bien, ni mal, ni à éviter, ni à imiter... – sur les idées, les réactions (émotions), les miennes ou celles que je forme à partir des autres. Je ne cherche pas à les nier, à les combattre ; je les observe, je les comprends, comme des préjugés (des assomptions) et pour ce qu'elles signifient. Je ne cherche pas à changer l'opinion de qui que ce soit – même si, effectivement, des opinions (les miennes ou celles des autres) peuvent changer pendant ou à l'issue du dialogue. Je cherche juste à être conscient : des difficultés, des incohérences, des conflits... et de leur contraire. Les disputes viennent du fait que ce qui est nécessaire pour moi ne l'est pas pour l'autre. Aussi je ne cherche pas à négocier à ce sujet, mais je me demande si, réellement, c'est absolument nécessaire, si, réellement, il n'y a pas un autre ordre de nécessité. Sinon je reste bloqué.

Je pense (ceci ou cela), mais je suis aussi conscient que je pense (ceci ou cela). Ma pensée vient de mon idée qu'il est nécessaire de penser, de mon idée qu'il y a un problème à résoudre. Je puis être conscient de ce processus : je crée un miroir dans lequel je peux voir les effets de ma pensée.

Le but du dialogue n'est donc pas d'analyser les choses, ou d'avoir raison, ou d'échanger des opinions. C'est plutôt de « suspendre » mes opinions, d'observer les opinions des autres, de les « suspendre » aussi, de voir ce qu'elles signifient et ce que ce sens a de commun avec moi-même et bien que je sois en désaccord avec le *contenu* (superficiel) de l'opinion. Je cherche à partager le sens profond et commun – de ces désaccords/différends.

Le dialogue est une participation, au double sens de « partager » un sens commun, d'une part, et de « prendre part » à ce sens commun, d'autre part – sans que le sens personnel et individuel soit exclu pour autant. Chacun reste libre et n'est pas soumis, comme dans une foule, au sens collectif. Mais ce sens profond, collectif partagé, est le ciment qui tient un groupe social : si ce ciment est de piètre qualité, la construction craque et s'écroule.

Les difficultés :

Il se peut que j'aie « besoin » de m'affirmer, de dominer, ou bien de me soumettre. Je me vois dans – m'identifie à – un « rôle », défini par mon histoire personnelle.

Ou alors, je suis pressé d'arriver à, de partager, mon but, mon point de vue – et je ne suis (*suivre*) plus le sens collectif.

---

<sup>1</sup> C'est le sens (pour moi ou les autres) qu'a le sens (des mots). Ricoeur distingue le *sens* (premier) et la *signification* (sens que ce sens premier a pour moi). Dans ce texte, nous appellerons *sens profond* ce sens second que Ricoeur appelle *signification*.

Aussi, bien qu'il n'y ait pas de règles pour le dialogue, il y a quelques principes :

- laisser la place à chacun de s'exprimer

- si je veux que le groupe se range à mon idée, je crée un conflit

- je peux éprouver de la frustration, de la colère, de la peur : mes opinions risquent d'être révélées et bousculées et celles des autres peuvent me faire sentir offensé ; j'ai à aller au-delà de cela.

La *vision* du dialogue est qu'il y a un « niveau de contact » possible dans un groupe. Je suis seul, mais je ne suis pas isolé. Je peux *suspendre* mes impulsions, mes assomptions et je peux les voir en conscience – et ne pas m'identifier à elles (je ne *suis* pas ces opinions) et je n'ai ni à les défendre, ni à les faire partager. La fragmentation – mentale – génère les « dissidences » et souvent, alors que le but est commun (écologie, chrétienté, démocratie...), les fragments se combattent entre eux. Le dialogue n'a pas à voir directement avec la vérité<sup>2</sup>, mais avec le sens profond, commun/collectif et individuel. Je suis sensible au sens profond ou au manque de sens profond – au-delà ou à travers l'écran de ma pensée. Ce qui bloque ma sensibilité au sens profond, c'est de défendre mes valeurs et mes opinions ; les combattre ou les dénier, les miennes ou celles des autres, c'est aussi continuer à les faire exister, c'est les renforcer. Les reconnaître comme telles, c'est leur permettre de se diluer.

David Bohm, *On Dialogue*, Routledge, 2004, 160 p.

(Adapté et condensé de l'anglais par Jean-Pierre Lepri)

Document CREA, réf **BDR\***. Texte intégral, réf : **BDT\***, 11 p.

---

## Réflexions

---

### R1 Émotions, émois... et moi

#### Que suis-je, au juste ?

*Le « moi » résulte du comportement détaillé d'un ensemble de cellules nerveuses [et] de leurs interactions*  
(Francis Crick)

*L'être est la ligature de la juxtaposition de résultats fuyants et incessants*  
(Gaston Bachelard)<sup>3</sup>

L'échange est permanent : sans échanges, je meurs<sup>4</sup>. La vie, en moi, se manifeste par un échange continu de matière, d'énergie ou d'information-intelligence. La pulsion d'échange est donc essentielle (vitale). Quelles peuvent être les origines-sources de cette pulsion ?

1. La « tête », les idées, le **mental**. Le mental comprend, décide, commande, au corps par exemple : émotions, maladies, exploits...

2. Le **corps**, à son tour, agit sur le mental – et le reste - : fatigue, plaie, soif, lumière... agissent sur notre mental.

3. Le « **vital** », les instincts (de survie ou de reproduction) sont des sources d'émotions, de défaillances ou d'exploits.

4. Le **non-perceptible** (ou "**psychique**"<sup>5</sup>) irrigue également le mental, le corps et le vital – et en est affecté.

---

<sup>2</sup> Même les relativistes qui pensent qu'on ne peut atteindre une seule vérité absolue sont pris à leur propre piège : ils assurent que leur relativisme est la vérité absolue.

<sup>3</sup> Crick, *L'Hypothèse stupéfiante*, Plon, p. 22. Bachelard, *L'Intuition de l'instant*, Le Livre de Poche, p. 70. Également : Daniel-Philippe de Sudres, *La Neuroconnectique* – tome 1, L'Original, 251 p.

<sup>4</sup> Si, au sens propre comme au sens figuré, j'absorbe du « poison » ou si j'en recrache, ma vie ou celle d'autres sera « empoisonnée ». Je ne peux pas ne pas échanger. Ce qui varie et « fait » la vie, c'est le contenu de cet échange. L'échange, lui, reste la pulsion basique.

Je ne suis donc ni ce « sentiment du *je* », élaboré par le mental, ni le corps, ni les instincts, ni le psychique – qui ne sont que les sources-origines des impulsions qui me tiennent en vie. Je suis, en fait, les interactions entre ces quatre sources. Ainsi que les interactions entre ces quatre sources *et* le « monde extérieur ». Je ne suis donc, en fait, que des interrelations éphémères et incessantes, plus ou moins cristallisées par le souvenir, entre un mental, un corps, un vital et un psychique. Ces interrelations sont vivantes : elles se succèdent mais ne sont pas exactement identiques, elles sont originales à chaque fois ; elles se répètent peut-être, mais ce n'est jamais à l'identique<sup>6</sup>, elles sont toujours « neuves » - et donc, elles peuvent changer, instantanément, dès que l'habitude laisse la place à cette authenticité de l'instant. Suis-je bien conscient de cela ? Et comment l'être ou le rester ?

L'une des conséquences est que je ne suis (et ne serai) jamais ce que je pense être. D'abord, je ne suis pas ce « je » mental, limité – ou ce corps ou ces instincts.... Ensuite, cette image-même des relations, pour aussi juste qu'elle puisse paraître, n'est ni complète, ni n'est tout simplement *ce* qu'elle indique : ce qui *est* n'est jamais ce que je pense, ce que je perçois ou ce que je dis qui est<sup>7</sup>.

Cette clarification, même avec ses limites et ses réserves, peut-elle m'être néanmoins utile ? Si oui, comment puis-je la partager, la vivre en moi, avec les autres, avec/dans le monde ?

Jean-Pierre Lepri (L'EA 18)

### **Voir également :**

*Ce que je suis* (9 min) : <http://www.youtube.com/watch?v=WjYlnerUVCI>

*Ce qui est* (10 min) : <http://www.youtube.com/watch?v=OMoSn8fDCiE>

---

## **R2 Peur, insécurité, violence**

### **À quoi me sert d'avoir peur ?**

*Nous n'avons rien à craindre, sinon la crainte elle-même<sup>8</sup>.*

*Des enfants bien portants ne craindront pas la vie, si leurs parents ont assez d'intégrité pour ne pas craindre la mort<sup>9</sup>*

De la honte à la panique, en passant par la pétoche ou la trouille, la peur<sup>10</sup> est derrière beaucoup de ce qui me meut et meut le monde des humains. J'ai peur de

- la solitude : l'abandon, le rejet, l'insignifiance...
- l'inconnu : l'insécurité, la perte de contrôle, le jugement des autres...
- la souffrance et la mort : l'extinction de l'égo, les émotions...

C'est la peur qui est l'origine de ma culpabilité, de ma honte, de ma crainte, de mon désespoir, de ma jalousie, de mon infériorité, de ma lâcheté, de ma soumission, de mon stress, de ma rivalité, de ma haine, de mon *abandonnite*<sup>11</sup>...

---

<sup>5</sup> Cf. L'EA n° 8, juillet 2008, [education-authentique.org](http://education-authentique.org).

<sup>6</sup> La deuxième fois est différente de la première, la troisième de la deuxième... et c'est toujours la première fois que c'est la deuxième fois, la troisième fois...

<sup>7</sup> Une carte n'est pas le territoire : cf. L'EA n° 13, déc 2008, [education-authentique.org](http://education-authentique.org).

<sup>8</sup> Franklin Roosevelt, cité in *Enfance et société*, par Erik Erikson, p. 272.

<sup>9</sup> Erik Erikson, *Enfance et société*, p. 180. « *Tant que nous aurons peur de la vie, nous aurons peur de la mort* » (Krishnamurti, *Se libérer du connu*, Livre de poche, p. 77).

<sup>10</sup> Il s'agit de la peur psychologique - et non de la peur physiologique devant un danger réel et immédiat.

<sup>11</sup> L'abandonnisme est un sentiment et un état psychoaffectif d'insécurité permanente, lié à la crainte irrationnelle d'être abandonné par ses parents ou par ses proches, sans rapport systématique avec une situation réelle d'abandon.

mais aussi de mon goût pour le pouvoir, de mon arrogance, de ma colère, de ma vindicte, de mon avidité, de ma témérité, de ma supériorité...

J'éprouve de la peur chaque fois que je me sens en danger ou menacé ET que j'estime que je n'ai pas les ressources nécessaires pour y faire face. Je suis bien le responsable de ces sentiments ou de ces jugements. J'ai peur de ce qui pourrait survenir – et non de ce qui là, en train d'arriver. J'ai peur du futur, immédiat ou lointain ; or, le futur est bien ma construction mentale, faite à partir de ma mémoire du passé. Ma peur est donc bien liée à mon attachement à une image de mon moi idéal, à mon identité. Je pourrais donc, pour combattre ma peur, dédramatiser la menace ou bien renforcer mon auto-estime, ou encore les deux. Ce faisant, je lui donne (mon) *corps*, je lui donne consistance et existence.

Ma peur vient du temps où, enfant, petit de taille et démuné, j'étais à la merci de mes adultes nourriciers – lesquels transportaient, en outre, leurs peurs infantiles... Et s'ils m'oubliaient ? S'ils m'abandonnaient ? J'apprends la peur à ce moment-là<sup>12</sup> et elle m'habite alors à vie, si l'on ne m'aide pas à grandir, si je ne grandis pas. « Les paniques infantiles latentes sont [alors] utilisées [voire cultivées] par des chefs habiles, des groupes d'intérêts, pour grossir des dangers aux yeux des gens ou pour leur faire ignorer le danger jusqu'à ce qu'il soit trop tard<sup>13</sup> ».

Cette peur, m'est-elle pour autant nécessaire ? Qu'est-ce qui m'empêcherait de vivre sans peur ? Ai-je seulement envisagé l'idée ? Non de résoudre ou de combattre la peur – ce qui la vivifie et lui donne existence et consistance -, mais de la dissoudre<sup>14</sup> ?

La question n'est pas « de quoi ai-je peur ? », mais « qu'est-ce que ma peur ? ». Il n'y a qu'une seule peur, profonde, archaïque<sup>15</sup>, injustifiée, qui m'apporte plus d'inconfort que d'agrément, que j'ai apprise<sup>16</sup> et que je nourris. Je l'accueille, la reconnais et l'accepte.

Sans anxiété, je la regarde et je l'aime.

N'est-ce pas la meilleure 'éducation' que je puisse m'offrir et offrir<sup>17</sup> ?

Jean-Pierre Lepri (*L'EA* 21)

### **Voir également :**

*J'ai peur* (7 min) : [http://www.youtube.com/watch?v=dF4fVnp\\_MY4](http://www.youtube.com/watch?v=dF4fVnp_MY4)

---

## ***R3 Désirs, plaisir, volonté...***

### **Désir : en vie !**

*C'est le désir qui crée le désirable*<sup>18</sup>

Mon désir peut prendre la forme de l'amour, de la soif, de la volupté, de l'avidité, de la curiosité, du souhait... Je n'ai pas de désir<sup>19</sup> sans une « chose » à désirer : un objet, un animal, une personne, une

---

<sup>12</sup> « Tout adulte, qu'il obéisse ou qu'il commande, qu'il fasse partie d'une masse ou d'une élite, a été un enfant. Il a été petit. Un sentiment de petitesse forme un substratum dans son esprit d'une façon indélébile. Ses triomphes se mesureront à cette petitesse, ses défaites le confirmeront ». Erik Erikson, *Enfance et société*, p. 270.

<sup>13</sup> Erik Erikson, *Enfance et société*, p. 273.

<sup>14</sup> « Refouler, sublimer la peur ou lui trouver des substituts n'a pour effet que de susciter une résistance accrue. La peur ne peut être vaincue par une quelconque forme de discipline ou de résistance. Ni en allant chercher une réponse ou une explication intellectuelle ou discursive. Est-ce le fait qui nous fait peur ou bien l'idée que nous avons de ce fait ? », Krishnamurti, *De l'Amour et de la solitude*, Le Livre de poche. p. 70.

<sup>15</sup> Au sens psychanalytique du terme : qui vient de très loin, en moi et en ce qui m'a précédé.

<sup>16</sup> « Au cours de notre jeunesse, dans la plupart de nos foyers et de nos écoles, on nous instille la peur. Ni les parents ni les maîtres n'ont la patience, le temps ou la sagesse de dissiper les craintes instinctives de l'enfance, lesquelles, au fur et à mesure que nous grandissons, dominent notre comportement et notre jugement, et créent un grand nombre de problèmes », Krishnamurti, *De l'Éducation*, p. 28.

<sup>17</sup> « La peur fut bel et bien la grande affaire de ma scolarité ; son verrou », Daniel Pennac, *Chagrin d'école*, Folio, p. 26.

<sup>18</sup> *et c'est le projet qui pose la fin [finalité]* (Simone de Beauvoir).

cause... C'est mon propre désir qui crée la valeur des « choses » et non l'inverse – c'est précisément la racine de toutes les manipulations. Le dominant a tout intérêt à affirmer que le désir est provoqué, à l'inverse, par la valeur des choses – pour masquer qu'il impose son système de valeurs et me soumet à son propre désir<sup>20</sup>. Ainsi prend corps, par exemple, le mythe que le bonheur se trouve dans la possession et dans la réplétion matérielles. Un amoureux se désolera de ne pouvoir *posséder* l'autre – alors qu'un autre saura se réjouir de la seule existence de cet autre.

Pourtant, cet « objet » de mon désir n'est pas exactement *ce* que je désire. Je désire, en fait, l'émotion agréable que cet « objet » est supposé me procurer. Ce que je désire, un autre pourra ne pas le désirer. Quoique, souvent, je suis attiré, à mon tour, par *ce* qu'un autre désire et parce qu'il le désire. S'il en est ainsi, c'est, sans doute aussi, pour vivre, à mon tour, le plaisir que je me représente qu'il y trouve<sup>21</sup>. Mon désir est donc finalement *désir d'un désir*, promesse d'un plaisir, plaisir de la promesse d'un plaisir.

Le désir est donc distinct et différent de l'« objet » du désir. Le plaisir promis (que j'impute, à tort, à cet objet), me vient de ma représentation du futur – laquelle se construit à partir de ce que je connais déjà, de ce que j'ai mémorisé. Mon plaisir futur se construit sur ma mémoire : de bons moments que je veux revivre, de mauvais moments que je veux éviter, des images-modèles que j'ai rencontrées et que j'ai adoptées... mais toujours à partir, non de mon expérience antérieure, mais de la mémoire émotionnelle que j'en ai. *Je désirais cette personne pour ce qu'elle était et je m'aperçois que je l'aime pour ce qu'elle n'est pas : pour quelques souvenirs de mon enfance ou pour une mode (passagère)*. Nostalgie et espoir sont deux versants de la même sensation du manque<sup>22</sup>, le combustible du désir.

Je désire perpétuellement ce que je n'ai pas et que je voudrais avoir. Un verre d'eau éteint cette soif-ci, mais n'éteint pas, à jamais, la soif<sup>23</sup>. Un désir satisfait ne supprime pas l'insatisfaction. La satisfaction serait plutôt la relance d'une nouvelle insatisfaction<sup>24</sup>. Satisfaction ou insatisfaction dépendent du degré de mon attachement à l'objet de mon désir.

Mais sous les désirs et leurs « objets » se tapit, au tréfonds, *le* désir de vie.

*Le plaisir pris sans réserve à la vie est le meilleur garant contre ce qui convainc de la détruire*<sup>25</sup>.

Comment l'éducation – avec son schéma intrinsèque sous-jacent « dominant-dominé<sup>26</sup> » – pourrait-elle préparer au plaisir de la vie ?

*La connaissance de soi commence avec l'identification de ses désirs*<sup>27</sup>.

Jean-Pierre Lepri (*L'EA* 54)

---

<sup>19</sup> Le désir est un effort de réduction d'une tension issue d'un sentiment de manque et, en ce sens, on ne désire que ce dont on manque. Quand on a trouvé des objets ou des buts considérés comme une source de satisfaction, on va tendre vers eux. Le désir est tantôt considéré positivement puisque l'on considère l'objet désiré comme source de plaisir ou de contentement, voire de bonheur, et tantôt considéré négativement comme une source de souffrance, une forme d'insatisfaction (définition de *Wikipedia* dont nous recommandons l'article très complet : <http://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9sir>).

<sup>20</sup> Voir notamment : Frédéric Lordon, *Capitalisme, désir et servitude*, La Fabrique, p. 136. Extraits disponibles\* au CREA : réf « LCS », 16 p.

<sup>21</sup> Théorie mimétique de René Girard : [http://www.rene-girard.fr/57\\_p\\_22276/introduction-a-la-theorie-mimetique.html](http://www.rene-girard.fr/57_p_22276/introduction-a-la-theorie-mimetique.html)

et Vilayanur Ramachandran, *Les neurones qui ont formé la civilisation*, vidéo, 8 min :

[http://www.ted.com/talks/lang/fr/vs\\_ramachandran\\_the\\_neurons\\_that\\_shaped\\_civilization.html](http://www.ted.com/talks/lang/fr/vs_ramachandran_the_neurons_that_shaped_civilization.html)

<sup>22</sup> Sensation, car le manque est construit en relation à un idéal non-manque. *Dans l'absolu, c'est-à-dire dans le vrai, personne ne manque de rien et toute réalité est perfection. Mais le fait que nous croyons manquer d'un certain nombre de choses a des effets réels* (David Rabouin, *op. cit.*, p. 35).

<sup>23</sup> *Ce renouvellement infini du désir est l'ordinaire du consommateur moderne* (David Rabouin, *op. cit.*, p. 22).

<sup>24</sup> David Rabouin, *op. cit.*, p. 27.

<sup>25</sup> *Favoriser dès l'enfance la jouissance des êtres et des choses introduira plus de changements heureux que prôner, avec l'angoisse de ne pas être entendu, la protection de la flore, de la faune et du milieu humain* (Raoul Vaneigem, *Nous qui désirons sans fin*, Folio, p. 123).

<sup>26</sup> L'éducation est bien l'intention d'un éducateur sur un éduqué... Cf. diverses *L'EA*.

<sup>27</sup> *Affiner les sollicitations de la vie jusqu'à ce qu'elles soient la vie même coupe au plus court aux phobies, fantasmes, angoisses, troubles, déséquilibres et états morbides qui dessinent sur le territoire du vivant la carte de la mort* (Raoul Vaneigem, *op. cit.*, p. 158 – Davantage d'extraits\*, réf « VDS » : <http://www.education-authentique.org/index.php?page=les-documents-complementaires>).

## Je veux...

*Savoir ce que je veux et vouloir ce que je sais*<sup>28</sup>

Il suffirait de vouloir pour *pouvoir*<sup>29</sup>... Selon cette idée, quand je parle de « mauvaise volonté », de « bonne volonté », de « volonté faible » ou de « manque de volonté », voire de « maladies » de la volonté, je m'exprime, en fait, non sur la volonté, mais sur l'état de ce qui a été « *pu* ».

Ou alors, je demande à mon enfant, à mon ami... : « qu'est-ce que tu veux ? », en voulant dire, en fait : « qu'est-ce que tu désires ? ». Pourtant, désir et volonté ne se confondent pas : je peux désirer ce que je ne veux pas et vouloir ce que je ne désire pas.

Le vouloir en lui-même – la volition –, indépendamment de *ce* que je veux ou ne veux pas, est une faculté innée, comme respirer ou apprendre. Je ne peux pas ne pas vouloir – même si, en revanche, je peux vouloir « ne pas »<sup>30</sup>. Ne pas vouloir, c'est implicitement encore vouloir ce qui est. La seule question, lorsqu'il y en a une, porte plutôt sur *ce* que ou *comment* je respire, apprends ou veux – et non sur la capacité innée de tout être humain de vouloir.

La volition est la décision de mettre en œuvre un comportement en vue de... Ou, selon les mots de Ricœur : « 1° je décide, 2° je meus mon corps, 3° je consens [à cet acte volontaire]<sup>31</sup> ». C'est parce que la décision et la mise en œuvre, réussie ou non, peuvent m'être imputées que je consens, même si, effectivement, je n'en suis pas la cause. Cette définition appelle plusieurs commentaires.

Cette décision du vouloir ne résulte pas nécessairement d'une délibération – conflictuelle<sup>32</sup> ou pas, avec l'éthique notamment – dont *je* serais l'arbitre, mais peut résulter ou même être directement une simple évidence : « j'ai décidé... ». Elle contient l'idée d'une certaine durée, d'une sorte de projet... pour obtenir, à court ou à plus long terme, *ce* que je veux. Mais je peux aussi vouloir et, en même temps, ne pas vouloir la même chose. Ou encore vouloir une chose et en faire une autre qui lui est contraire : c'est le contre-vouloir<sup>33</sup>. Les buts et les motifs ne sont pas le vouloir. La décision du vouloir peut aussi être associée à la possibilité d'un choix et donc aux sentiments de liberté et de responsabilité<sup>34</sup>. En tout état de cause, la décision et sa mise en acte ont à voir avec la conscience, bien que ma décision puisse être inconsciente – mais je peux aussi être conscient que j'ai un inconscient. En tout état de cause, j'ai recours à ma conscience pour (ré)-évaluer le bien-fondé de ma décision – pour bien voir qu'est-ce qui la détermine – et pour « piloter », en quelque sorte, sa mise en œuvre, à chaque instant – et ne pas, par exemple, m'enfermer dans un piège abscons<sup>35</sup>.

L'objet de ma volonté n'a de valeur que celle que je lui donne – et donc ma volonté se nourrit de cette valeur en même temps qu'elle nourrit l'objet de cette valeur : que je vienne à ne plus vouloir cet objet et il perd sa valeur.

Mais *qui* veut en moi ? Disons que *ça* veut en moi. Ma volition n'est peut-être, après tout et au fond, que ma simple volonté de vie<sup>36</sup>. Car que veut la volonté, si ce n'est la vie ? Auquel cas, ma volonté échappe à mon contrôle, je n'en suis pas l'origine. Je ne décide pas de vouloir ou de ne pas vouloir, mais je décide à partir de cette impulsion, de *ce* que je veux et de *comment* je vais l'obtenir. « L'objet ultime de notre

<sup>28</sup> Adapté de Raoul Vaneigem, *Nous qui désirons sans fin*, Folio, 1999, p. 158. Des extraits sont disponibles\* : réf « **VDS** », 10 p.

<sup>29</sup> Alors que vouloir est bien un pouvoir : le pouvoir de vouloir – lequel peut s'exacerber en volonté de puissance (analysée par Nietzsche notamment) : le « plaisir de l'émotion pour elle-même » (*Choses humaines, trop humaines*, aphorisme 140). Pour autant, la volonté reste bien une puissance, une puissance maîtrisée. La volonté peut ainsi influencer, par exemple, sur les processus de maladies du corps.

<sup>30</sup> Cf. la nouvelle d'Herman Melville (l'auteur de *Moby Dick*), *Bartleby le scribe*, adaptée quatre fois au cinéma. Bartleby refuse d'exécuter les ordres de son patron par des : « je préférerais ne pas ».

<sup>31</sup> Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté*, Tome 1, Points Essais, 2009, p. 23.

<sup>32</sup> Les débats « cornéliens » entre des devoirs opposés en sont un illustre exemple.

<sup>33</sup> Mis au jour par Freud. Le contre-vouloir est à l'œuvre notamment dans l'oubli d'agir ou dans l'acte manqué.

<sup>34</sup> Notions discutables et discutées qui ne seront pas développées ici (voir Schopenhauer et surtout Nietzsche).

<sup>35</sup> Robert-Vincent Joule et Jean-Léon Beauvois, *Petit traité de manipulation...*, Presses universitaires de Grenoble, 2004. Des extraits sont disponibles\* : réf « **JBM** », 29 p.

<sup>36</sup> C'est notamment l'idée de Schopenhauer. Cette volonté de vie n'est pas dirigée uniquement vers l'individu mais sert aussi à l'espèce.

volonté n'est pas à chercher dans nos projets passés ou à venir : il se donne, ici et maintenant, à qui veut contempler le monde<sup>37</sup> ». Je suis (ma) volonté.

Ce que je veux ? Connaître ma volition, m'en servir au service de ma vie et de la vie – et non contre<sup>38</sup> elles ou contre quoi que ce soit.

Jean-Pierre Lepri (*L'EA* 56)

---

## *R4 Peurs et éducations-formations*

### **L'éducation est peur**

*Nous avons peur de nos enfants<sup>39</sup>  
La peur, c'est l'enfant en nous qui panique<sup>40</sup>*

La peur est la mère de nombre de mes émotions<sup>41</sup>, donc de mes comportements et de mes valeurs. Elle est apprise et elle est enseignée<sup>42</sup>. Toute société est vulnérable ; pour perdurer, elle a besoin que ses individus se sentent également vulnérables, sinon elle ne peut avoir prise sur eux, elle ne peut les contrôler. Elle ne protège que ceux qui consentent à se sentir vulnérables. La vulnérabilité rend dépendant du protecteur – lequel se trouve être, ici, l'instigateur et le bénéficiaire de ce sentiment induit de vulnérabilité. L'éducateur<sup>43</sup> est, le plus souvent à son insu, l'agent de cette vulnérabilité. D'une part, il détient le pouvoir disciplinaire, ainsi que le pouvoir de faire échouer ou réussir. D'autre part, dans le rapport éducateur-éduqué, l'un sait ce qui est bon pour l'autre et intervient – certes, selon des modalités variables, de douces à très dures – pour le bien de l'autre. La ridiculisation, la louange, la torture, l'admonestation, la punition et la récompense<sup>44</sup>, la notation, le jugement... sont, selon le cas, autant de moyens de pression sur l'éduqué. La vocation de l'éducation est de circonscrire et de limiter l'apprendre<sup>45</sup>. Car, *qui a peur de poser des questions n'apprend plus* (proverbe danois). Celui qui (en) saurait trop pourrait, en effet, comprendre notamment la relation éducative, la relation dominant-soumis ; et il risquerait alors de la compromettre.

L'éducation recourt expressément à la peur – qu'il s'agisse d'histoires d'ogres, de pères fouettards, de diables ou de punitions-récompenses, de notes<sup>46</sup>, de « menaces » ou de « promesses d'amour, de succès », plus ou moins voilées.

L'éduqué apprend alors la peur de la punition – ou de ne pas recevoir la récompense. Il apprend la peur d'échouer – « Serai-je à la hauteur ? », « Vais-je y arriver ? »... Il a peur de (se) décevoir, de sa réputation, de l'image qu'il a de lui et du « qu'en diront les autres ? ». Et, de la même manière, ces trois peurs sont aussi celles qui guident, plus ou moins consciemment, celui qui a choisi d'éduquer. L'éducateur est, en effet, lui-même soumis à ce même sentiment de vulnérabilité par ceux qui l'emploient ou l'encadrent. Les parents, par exemple, sont tout autant exposés au jugement de leur famille, des amis, des voisins, des

---

<sup>37</sup> Vincent Stanek, « L'objet de la volonté chez Schopenhauer », in Philippe Saltel (dir.), *La Volonté*, Ellipses, 2002, p. 179.

<sup>38</sup> Chaque fois que je suis « contre », je fais exister (et non disparaître) ce contre quoi je suis. Être contre, c'est faire perdurer mon problème – sauf à éliminer physiquement ce contre quoi je suis, mais cela peut être source de nouveaux problèmes.

<sup>39</sup> *tout en vivant dans une culture qui prétend les protéger* (Boris Cyrulnik, interview dans *Le Monde de l'éducation*, mai 2001).

Cf. « L'enfance est l'avenir de l'homme », publié dans *L'EA* n° 51, [education-authentique.org](http://education-authentique.org).

<sup>40</sup> Tahar Ben Jelloun, *L'Auberge des pauvres*.

<sup>41</sup> É-motion : ce qui me fait me mouvoir, de l'intérieur et en totale intégration.

<sup>42</sup> Voir *L'EA* n° 15, [education-authentique.org](http://education-authentique.org).

<sup>43</sup> Au sens très générique : qu'il soit parent, professeur, formateur, prêtre, dirigeant, etc.

Cf. Ivan Illich, *Disabling Professions (Les Professions déresponsabilisatrices)*, Marion Boyars, 2000.

<sup>44</sup> Voir *L'EA* n° 40, [education-authentique.org](http://education-authentique.org).

<sup>45</sup> Voir le manifeste du CREA : [http://www.education-authentique.org/uploads/PDF\\_DIV/L\\_education\\_authentique.pdf](http://www.education-authentique.org/uploads/PDF_DIV/L_education_authentique.pdf)

<sup>46</sup> Voir *L'EA* n° 25, [education-authentique.org](http://education-authentique.org).

supérieurs hiérarchiques, des inconnus dans la rue... au sujet du comportement de leur enfant et de leur propre comportement envers eux.

L'éducateur enseigne donc la peur à travers ses méthodes – quelles qu'elles soient –, constitutives de l'acte d'éduquer. Mais il enseigne (il montre), tout simplement et tout aussi efficacement, la peur qu'il transporte depuis sa propre enfance et qu'*il est* lui-même<sup>47</sup>.

Tout système a tendance à s'auto-protéger : il se « gèle » donc, en quelque sorte, vis-à-vis de tout ce qui en dévierait. La conformité est plus reposante pour les éducateurs, comme pour les éduqués. Les connaissances sont alors dûment codifiées, « embaumées », en listes, livres, référentiels, examens... Bureaucratisées, en quelque sorte, rendues inoffensives, à tout le moins. « *Nos enfants reçoivent la meilleure éducation compatible avec une société qui exige un haut niveau de stupidité pour exister. Si les téléspectateurs ou les lecteurs de la presse étaient suffisamment avisés, ils ne s'en laisseraient plus conter, n'achèteraient plus les produits et services supposés calmer leurs peurs – et l'économie s'effondrerait*<sup>48</sup> ».

La question n'est pas : « Comment ne pas enseigner ma peur ? Comment la contrôler ? » : j'enseigne (j'en saigne ?) alors que la peur doit être dissimulée derrière le courage, etc...

La question est plutôt : « À quoi me sert d'avoir peur<sup>49</sup> ? À qui, à quoi, cela sert-il ? ».

Ma peur m'est inutile, voire encombrante. Je m'en passe. Je la dissous.

Jean-Pierre Lepri

## Violence de l'éducation

*Le dominant a intérêt à affirmer qu'il a éradiqué toute violence en exerçant la violence de sa domination*<sup>50</sup>.

La « violence » serait due tantôt à la surpopulation d'êtres vivants dans un espace restreint, tantôt à l'échec des religions, ou des valeurs, ou de l'éducation, ou de la science... à apporter la paix entre les humains. La réponse de certains à la violence est de la « combattre<sup>51</sup> », par des artefacts : lois, police, prisons, gardiens, alarmes, blindages, clôtures, caméras, contrôles, médicaments, dépistages... la liste est longue – et c'est tout bénéfique pour d'autres ou pour les mêmes. Mais le sentiment d'insécurité, lui, se situe dans un tout autre registre. Il n'est pas lié à quelque critère objectif de « sécurité »<sup>52</sup>. S'entremêlent, en effet, dans la perception de la violence, trois phénomènes distincts, voire autonomes et mesurables : le « problème de la sécurité » en général, les craintes au sujet de ma propre sécurité et, enfin, ma propre expérience de victime de délinquance<sup>53</sup>.

La violence est associée à la douleur, à l'inconfort. Mais le dentiste ou le médecin qui annonce une manipulation qui va être douloureuse, est-il, pour autant, violent – comme celui qui, avec les *mêmes* interventions, pratique la torture ? La « valeur » – violente ou autre – de l'acte dépend moins de l'acte lui-même que de l'intention que lui reconnaissent l'acteur, le destinataire ou l'observateur. La violence-en-soi n'existerait pas, même si, bien entendu, la douleur existe. Mais si la violence était affaire d'intention, je pourrais habiller alors mes intentions de nuire en « vertueuses » intentions – ce qui est le cas dans la manipulation. Mais je pourrais, tout aussi bien, avec des intentions vertueuses, faire du « mal », sans doute à mon insu, et être tout aussi violent.

---

<sup>47</sup> Voir Alice Miller, *La Connaissance interdite*, Aubier, 1990, 194 p.

<sup>48</sup> Traduit et adapté de l'anglais : Jules Henry, *Essays on education*, Penguin Books, 1971, p. 22.

<sup>49</sup> Voir *L'EA* n° 21, [education-authentique.org](http://education-authentique.org).

<sup>50</sup> David Rabouin, préface à *Le Désir*, Garnier Flammarion, 1997, p. 31.

<sup>51</sup> « Terroriser les terroristes » ou « tolérance zéro »...

<sup>52</sup> *Globalement, nous vivons l'époque la moins dangereuse de notre histoire* (Laurent Mucchielli, *L'invention de la violence*, Fayard, p. 107).

<sup>53</sup> Idée développée par Laurent Mucchielli, *op. cit.*, p. 11. Les trois phénomènes ne sont pas corrélés. Ainsi, *la majeure partie des personnes qui affirment avoir parfois peur déclarent ne jamais avoir été victimes de quoi que ce soit* (p. 13).

Je suis violenté, de fait, chaque fois que quelqu'un me fait (faire) quelque chose que je n'apprécie pas. Mais même si je l'apprécie, ne s'agit-il pas, tout autant, encore d'un « viol » ? La viol-ence aurait donc à voir plutôt avec la contrainte exercée sur ma liberté de choix.

L'éducation est bien l'intention d'un éducateur sur un éduqué – et donc une forme de contrainte. Éduqué, c'est une violence que je me fais, en cherchant à correspondre au modèle attendu, afin d'être conforme à ce modèle. Éducateur, c'est aussi une violence que je fais en cherchant à obtenir de l'autre qu'il fasse ce que, moi, j'attends de lui. Même si c'est « pour son bien » que j'interviens sur un enfant, l'éducation est le masque présentable d'un rapport inégal – de domination-soumission<sup>54</sup>. L'éducation est donc, intrinsèquement, une violence – même habillée de « douce » ou d'« alternative ».

Je trouve, à ma naissance, la violence, le conflit, l'éducation... La question est de savoir s'ils sont bien nécessaires, inévitables ? Ils existent, certes, depuis des siècles, voire des millénaires ; ils ont tué ou meurtri des millions d'humains et continuent de le faire, malgré le « développement » technique<sup>55</sup>. La science, les connaissances – même philosophiques – ne suppriment pas la violence – laquelle est donc d'un autre ordre. Même la non-violence reconnaît la violence et, par ce seul fait, la fait exister<sup>56</sup>.

La violence n'est pas un problème : c'est une solution. C'est la solution (non-ajustée) à ma propre peur. « Combattre » la peur, ce n'est jamais que lui reconnaître une existence – et l'alimenter<sup>57</sup>. Si c'est ce qui est pourtant pratiqué, depuis tant de temps, pourquoi et au bénéfice de qui ?

Jean-Pierre Lepri (*L'EA* 53)

### **Voir également :**

*Peur et éducation* : [http://www.meirieu.com/ECHANGES/lepri\\_peur.pdf](http://www.meirieu.com/ECHANGES/lepri_peur.pdf)

---

## ***R5 Désirs et éducations-formations***

### **Désir d'éduquer (ou de former)**

*Se décharger sur l'autre est le meilleur moyen de ne pas se remettre en question*<sup>58</sup>

L'enfant (ou le formé) présente un déficit et je me fais fort de le combler. Je souhaite qu'il s'améliore et je m'investis dans son accompagnement : je répète, je suis patient, je sermonne, je punis quelquefois, je loue d'autres fois... Je sais ce qui est « bien » pour lui et je m'efforce de le lui faire connaître. J'ai, à la fois, une intention et des interventions pour lui et sur lui<sup>59</sup>.

Mais qu'est-ce qui fonde et ma perception d'un déficit et mon souci de le (lui faire) combler, si ce ne sont ma propre perception et ma propre motivation ? L'enfant (ou le formé) que je veux ainsi soigner, c'est, sans doute, celui que j'ai été, celui que je suis devenu. Si je sais ce qui est bon pour lui, c'est parce que je sais que c'est/ce fut/ce serait/ bon pour moi. Tout ce que je dis de l'enfant (ou du formé), je peux l'appliquer à moi-même ; tout ce que je lui fais, c'est ce que j'aurais voulu qu'on me fasse ou qu'on m'eût fait... Les

---

<sup>54</sup> Nous y reviendrons prochainement, à propos du « contrat pédagogique ».

<sup>55</sup> Le progrès technique ne fait qu'augmenter l'efficacité des actes violents. La Guerre de Cent ans (qui en a duré 130), au Moyen Âge, aurait fait 30 000 morts. Le XXe siècle, dans la même durée, en a fait 180 millions (par faits de guerres).

<sup>56</sup> La non-violence « combat » la violence : elle la fait donc exister et use d'une forme de violence. Les « non-violents », comme leurs organisations, ne sont pas exempts de violence. Parce que la violence est bien d'un autre registre que celui de l'intention, de la volonté.

<sup>57</sup> *Rechercher une protection, c'est inviter l'ennemi chez soi. À invoquer la peur, on pénètre sur son terrain de chasse* (Raoul Vaneigem, *Nous qui désirons sans cesse*, Folio Actuel 59, p. 153).

<sup>58</sup> Mireille Cifali, *Le Lien éducatif*, PUF, p. 24.

<sup>59</sup> C'est le fondement même de l'éducation – sinon, il n'y a pas d'éducation.

désirs qui traversent l'éducateur/formateur sont ceux de l'enfant qu'il a été – et que réactive celui qu'il a devant lui.

Si, éducateur, je veux donner de l'amour, si je désire aimer – et être aimé, car j'attends bien de l'amour en retour et non de l'ingratitude, c'est que j'en ai manqué ou en manque encore. Je m'approprie l'enfant (ou le formé) : « mes » élèves, « ma » classe, « mes » enfants... parce que, enfant, je me suis senti « dépossédé ». J'accomplis mon désir de puissance – en réponse au sentiment d'impuissance dont j'ai souffert enfant. Je souhaite comprendre, pour savoir, mais aussi pour contrôler, parce qu'enfant, j'étais « dépassé » par les incohérences. Éducateur/formateur, je désire du lien, pour panser, sans doute, ma propre blessure de séparation (d'avec ma mère<sup>60</sup>, à l'origine). Je désire être reconnu pour ma compétence, mon dévouement, dans mon existence, parce que mon autonomie, ma valeur, ont été niées. Mon désir de perfection me pousse à me modeler et me modéliser en un être parfait<sup>61</sup> – celui que j'aurais voulu (et joue à) être moi-même. Et puis, j'ai aussi affaire avec mon désir sexuel, le plus puissant – et donc le plus caché – dont Freud a montré qu'il gouverne le comportement humain. J'ai dû l'affronter et m'en dépêtrer, démuné, souvent avec des injonctions morales non congruentes... Voilà donc un faisceau de désirs sous-jacents et, par conséquent, non clairement assumés. Ils conduisent à mon désir de séduction<sup>62</sup>. Et me voilà l'éducateur qui promet la lune, le plaisir, l'harmonie, le succès, la fête permanente... Je deviens joueur de pipeau<sup>63</sup>.

Et puis, outre ce désir générique d'emprise<sup>64</sup>, j'ai aussi du plaisir, de la jouissance narcissiques : plaisir d'être avec des plus jeunes (ou avec des « inférieurs »), de me sentir utile, de voir leurs progrès, de me dévouer, d'être rassuré<sup>65</sup> dans mon rôle, d'exercer ma puissance...

L'éducation<sup>66</sup> est traversée de désirs. Comment y échapperait-elle ? Mais ces désirs y sont niés ; on y vit dans l'idéalité (la fiction) d'un humain parfait, sans « ombre », sans contradictions. On y demande aux enfants ou aux formés ce qui n'existe pas chez les adultes<sup>67</sup> – comme, par exemple, vivre harmonieusement dans un groupe constitué artificiellement (et cela pendant une quinzaine d'années !).

L'éducation se fonde sur le dénominateur commun des humains, l'angoisse ; elle la renforce en même temps qu'elle la nie<sup>68</sup>. La question serait : comment être des « éponges d'angoisse », selon la formule de Françoise Dolto, et vivre sans se perdre en elle<sup>69</sup> ?

Et pourquoi pas, tout simplement : à quoi bon vivre avec/dans l'angoisse<sup>70</sup> ?

Jean-Pierre Lepri (L'EA 57)

---

## Films

<sup>60</sup> *Qu'il s'agisse de former comme la mère ou d'être formé par la mère, le fantasme commun est toujours de former la mère elle-même, de la reproduire ou de la représenter* (René Kaës, *Fantasme et formation*, Dunod, p. 21).

<sup>61</sup> *Ce que je suis, ce n'est pas qui je suis pour vous, mais qui je me constitue pour vous* (Janine Filloux, *Du Contrat pédagogique*, L'Harmattan, p. 324).

<sup>62</sup> La séduction est réciproque : de la part de l'éducateur, comme de celle de l'éduqué.

<sup>63</sup> Le joueur de pipeau séduit les enfants qui, charmés, le suivent – et qu'il va faire disparaître (*Le Joueur de flûte de Hamelin*)... Outre que l'expression « c'est du pipeau » signifie aussi « c'est du vent » (c'est bien un instrument à vent), sans doute un vent charmant, mais du vent...

<sup>64</sup> Neutralisation du désir d'autrui – sous forme d'agacements ou d'attachements excessifs (protection contre ma propre angoisse).

<sup>65</sup> *Le fantasme de former est une lutte contre l'angoisse et les tendances destructrices ; c'est pourquoi il est un fantasme d'omnipotence et la culpabilité figure sur l'autre face* (René Kaës, *Fantasme et formation*, Dunod, p. 2).

<sup>66</sup> Mais ce n'est pas propre ou limité à l'éducation...

<sup>67</sup> Ce qui est dans la logique de notre analyse : je veux pour « mon » éduqué ce que j'aurais voulu, en fait, pour moi.

<sup>68</sup> Suzanne Mollo, *Les Muets parlent aux sourds*, Casterman.

<sup>69</sup> Mireille Cifali, *Le Lien éducatif*, PUF, p. 88.

<sup>70</sup> La réalisation d'un désir est un leurre : le désir n'est qu'une construction mentale, comme une autre, que du « vent »... (Cf. *L'EA* n° 54, [education-authentique.org](http://education-authentique.org)). En revanche, je prends soin de mon *propre* plaisir – et je ne souffre donc pas de ne pas avoir pas le plaisir qu'aurait l'autre. Je me constitue en tant que *moi*, autonome, sans, pour autant, exclure l'autre (grâce à qui je me construis)...

## ***Le Village***

*The Village* est un thriller fantastique américain réalisé par M. Night Shyamalan, sorti en 2004, avec Joaquin Phoenix et Bryce Dallas Howard..

*Une petite communauté isolée et auto-suffisante vit dans la terrifiante certitude que des créatures dangereuses peuplent les bois entourant son village : "Ceux dont on ne parle pas" ("Those we don't speak of"). Cette force maléfique est si menaçante que personne n'ose s'aventurer au-delà des dernières maisons, et encore moins pénétrer dans les bois, qui marquent la frontière entre le territoire des villageois et celui des créatures ; qu'un accord tacite de non-violation des frontières lie. Afin d'éviter tout contact avec les créatures, la couleur rouge est bannie du village car elle est censée attirer les créatures, tandis que le Jaune qui protège les villageois de ces dernières est omniprésent. Malgré la décision prise par les anciens du village de ne jamais retourner dans les grandes villes, le jeune Lucius Hunt, un garçon entêté assurant les fonctions de docteur du village est cependant bien décidé à y aller, rongé par le remords de ne pas avoir pu guérir certaines personnes faute de médicaments. Mais quand son ami Noah, un jeune autiste, tente de l'assassiner, c'est à Ivy Walker, une jeune femme aveugle éperdument amoureuse de Lucius avec qui elle devait se marier, que revient cette mission dangereuse : chercher les remèdes nécessaires pour le soigner en traversant les bois interdits. Mais elle est bien loin de se douter de ce qui l'attend hors de ces bois.*

## ***Cet obscur objet du désir***

C'est le 32<sup>e</sup> et dernier film de Luis Buñuel. Cette production franco-espagnole est sortie en 1977. Coécrit avec Jean-Claude Carrière (collaborateur de Buñuel depuis les années 1960), le scénario est inspiré d'un roman de Pierre Louÿs, *La Femme et le Pantin*. Avec Fernando Rey, Carole Bouquet, Angela Molina.

*Lors d'un voyage en train, Mathieu Faber raconte aux passagers de son compartiment ses amours avec Conchita, femme séduisante qu'il tente de posséder. Mais elle se dérobe toujours à ses avances après lui avoir fait espérer le bonheur.*

---

\* Demande de document au CREA : *par mél* à [appvie-crea@yahoo.fr](mailto:appvie-crea@yahoo.fr), indiquer la (ou les) référence(s) en ***objet*** (n'envoyer qu'un seul mél avec l'ensemble des références) ; *par* La Poste à CREA, F-71300 MARY, indiquer la (ou les) référence(s), l'adresse du demandeur, avec 1 timbre pour chaque 4 pages (ou fraction). La liste des documents : ***LDC***, 3 p.

---